

Confessions
d'une célibataire

**Catalogage avant publication de
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
et Bibliothèque et Archives Canada**

Beaubien, Mélanie, 1975- , auteure

Confessions d'une célibataire / Mélanie Beaubien, Julie Normandin

Édition originale : 2014

ISBN 978-2-89783-092-2

I. Normandin, Julie, 1983- , auteure. II. Titre.

PS8603.E352C66 2018 C843'.6 C2017-942428-9

PS9603.E352C66 2018

© 2014, 2018 Les Éditeurs réunis

Image de la couverture : 123RF

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada



Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca



Suivez Les Éditeurs réunis sur Facebook.

Imprimé au Québec (Canada)

Dépôt légal : 2018

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque nationale du Canada

Mélanie Beaubien
Julie Normandin

Confessions d'une célibataire



LES ÉDITEURS RÉUNIS

*À toutes celles qui aiment le rose, les paillettes,
le magasinage, les comédies romantiques, les souliers,
le chocolat et les soirées entre amies.*

*Aux participantes des soirées
Cosmo, Choco et Talons hauts.*

Et, surtout, aux amoureuses de la chick lit.

Quand je serai grande...

— Bonjour, je m'appelle Séléna Courtemanche et je suis ici pour vous parler du métier que je veux faire quand je serai grande. Je n'ai que dix ans, mais je sais ce que je veux faire dans la vie. Depuis que je suis toute petite, encore plus petite que maintenant, je veux devenir médecin. Pas n'importe quel médecin, un médecin qui aide à mettre au monde les bébés. Quand j'étais en première année, j'aimais beaucoup grimper dans les arbres en arrière de chez moi. Ils étaient très hauts. Un jour, mon pied a glissé et je suis tombée. Ma jambe s'est brisée et ma mère m'a amenée à l'hôpital. Quand je suis arrivée, un médecin a fait une radiographie de ma jambe droite et m'a trouvée très drôle parce que je posais beaucoup de questions sur la grosse machine et sur ce qu'il allait me faire après. Même si ça faisait mal, je riais avec ma mère parce que je posais encore plus de questions quand le médecin m'a fait mon plâtre. Quand je suis retournée à l'école quelques jours plus tard, tous les amis de ma classe ont écrit ou fait un dessin sur mon plâtre. C'était très agréable, mais je n'ai pu me baigner de l'été. Et parfois, ça piquait beaucoup. Je réussissais à me gratter en glissant un crayon ou une règle sous mon plâtre. Toute cette histoire m'a beaucoup fait réfléchir sur le métier que je voulais exercer plus tard. Au début, je voulais devenir un médecin qui répare les jambes cassées des enfants comme moi.

Mais après, quand j'ai vu ma tante Suzanne avoir son joli bébé, j'ai pensé que je pourrais devenir un médecin pour les bébés dans un gros hôpital, comme celui qui est près de chez moi, le CHUL. Je passe toujours devant pour me rendre à la maison. Quand je vais travailler là, je vais pouvoir aller dîner chez moi tous les midis avec ma maman. Fin.

— Merci beaucoup, Séléna, c'était très intéressant, dit l'enseignante.

Pendant que les applaudissements fusaient de toute part dans ma classe, j'étais très fière d'aller me rasseoir à mon pupitre en pensant que je serais la meilleure médecin du monde. Je n'avais nullement conscience à cette époque de tout le chemin que j'aurais à parcourir pour y arriver. Et que manger avec ma mère tous les midis relèverait davantage du fantasme que de la réalité.

Ce soir-là, en rentrant de l'école, je m'étais empressée d'aller rejoindre maman dans sa chambre où elle dormait, comme toujours. Je tenais à lui partager le résultat de mon exposé oral, soit 9,5 sur 10. Les seuls points perdus étaient attribuables à mon débit trop rapide. Maman avait souri, les yeux encore endormis. Je la revois prendre ma main, en embrasser l'intérieur, geste affectueux habituel de sa part, et me demander d'aller fermer les rideaux. Comme tous les autres jours, mon père a servi le souper à dix-sept heures trente et nous avons mangé sans elle en silence.



Aujourd'hui, c'est la fête des Mères. En fait, je devrais dire que c'est le dimanche de la fête des Mères, parce que c'est toujours un dimanche. Tout

le monde le sait, excepté cette connasse de caissière qui, plutôt que de me servir avec un tant soit peu de politesse, préfère bavarder avec sa collègue. D'ailleurs, elle me fait penser à la blonde de mon père, Diane.

— Je trouve ça tellement génial que ton père ait pensé t'inviter aujourd'hui. C'est une belle attention, tu dois être contente, dit Ophélie, enthousiaste.

Étant d'un naturel positif, Ophélie, une amie d'enfance, presque une sœur pour moi, cherche toujours à faire ressortir le bon côté des choses.

— Ne rêve pas en couleur ! Si je suis forcée de me taper un souper avec mon père ce soir, c'est justement à cause de Diane. De quoi elle se mêle, celle-là ? Si elle s'attend à ce que je joue à la fille avec elle et que je lui apporte des fleurs, elle se met un doigt dans l'œil.

— Pourquoi tu vois juste le négatif ? Diane est très gentille. Tu leur rends visite combien de fois par année ? Deux fois maximum ? Ce n'est pas exagéré de passer une soirée avec eux.

— La fête des Mères quand t'as pu de mère, c'est comme fêter Noël sans sapin.

Ophélie emprunte un air découragé devant mes paroles incendiaires à propos de mon père et de sa conjointe.



Avec une bonne bouteille de rouge comme passager, je roule en direction de leur maison située à Val-Bélair, c'est-à-dire beaucoup trop loin de chez moi. Pas que je suis une de ces filles snobs qui refusent de sortir de Sainte-Foy, mais plutôt que je ne saute pas de joie à l'idée d'alimenter des

conversations qui tourneront autour de la température et des spéciaux chez IGA. Penser à cette soirée suffit à me donner envie de boire le vin que je viens d'acheter, adossée à la pierre tombale de ma mère. Une version de la fête des Mères digne d'intérêt. Heureusement qu'Ophélie ne m'entend pas penser. Quand une visite au cimetière paraît plus excitante qu'un souper de famille, ça frôle la pathologie.

Me voilà rendue à Val-Bélair, ville ayant subi pendant plusieurs années les railleries des humoristes. On y racontait que les gens passaient la soirée sur le perron, leur Ski-Doo au bord de la porte. Peu importe le regain qu'a eu cette ville, dans ma tête, tout ce qui est associé à ma « famille » est passé de mode.

— Mais quelle idée de chausser des escarpins dans une entrée en *garnotte*? marmonné-je les dents serrées, accompagnées d'une démarche indolente.

— Bonjour, Séléna, me lance mon père Marcel, qui a tout entendu.

— Allô, papa.

Peut-être que tu pourrais être moins sèche, beauté! Ça commence mal!

— Salut, ma choueeeeeeeeette! Comment s'est passée la route? Tu es tellement jolie et puis tes cheveux sont magnifiques, commente Diane. Tu les as changés depuis la dernière fois. Ça se peut-tu friser naturel de même! J'aimerais tellement ça, les miens sont raides comme de la broche. Pourquoi tu portes des souliers à talons hauts? Tu as la taille d'un mannequin, toujours habillée comme une

carte de mode en plus. Chaque fois que je te vois, je me dis : « Mais pourquoi elle ne fait pas la page couverture d'une revue ? »

Hey, la grande, recule pis donne-moi de l'air ! Avec ta coupe ménopause¹, tu peux ben m'envier, le seul salon de beauté dans le coin, c'est le sous-sol de ta voisine Marcelle qui fait des permanentes et des *brushings* (en français : thermobrossage... pas génial comme mot) à temps plein. Pis tes maudites pantoufles capitonnées rouge et bleu... *Please !* Brûle-moi ça au plus sacrant.

— Merci, c'est gentil, dis-je avec dédain en apercevant Brandon venir à ma rencontre.

Brandon est un Yorkshire. J'adore les animaux, mais juste parce que c'est le chien de Diane, je le déteste.

— J'ai pensé à toi, je t'ai préparé du rôti et des petites patates jaunes. Je sais que t'aimes ça, précise Diane, tout excitée.

— Merci, c'est gentil, répété-je.

Pendant que mon père mange ses haricots verts coupés en conserve, le regard dirigé vers son assiette, Diane alimente un monologue sur les vers blancs qui tuent sa pelouse et sur le produit pour les exterminer.

— J'ai entendu aux nouvelles qu'il faut mélanger quatre litres d'eau avec quatre cuillerées à café

1. Coupe ménopause : style de coiffure qui ne se déplace pas sous l'effet du vent et qui reste la même au réveil. Comprendre ici qu'une quantité industrielle de fixatif a été pulvérisée sur des boucles faites au fer à friser.

de savon à vaisselle. Les vers n'aiment vraiment, mais vraiment pas ça. Tu devrais voir le terrain chez ma sœur, il ne reste plus rien. Son mari a dû mettre de l'engrais. Au moins, notre cour arrière est encore belle. C'est la pelouse avant qui l'est moins. Savais-tu, Séléna, que les vers blancs, c'est ça qui se transforme en grosses bibittes brunes...?

Avant de vomir dans mon assiette, je l'interromps :

— Tu veux dire des hannetons. Je n'ai pas le temps d'écouter les nouvelles, je travaille trop.

— Justement, comment ça va au travail?

Mon père est vivant ! Il parle.

— Bien, comme d'habitude.

Par chance que le dessert était bon, ça m'a évité de parler pendant quelques minutes. Diane a poursuivi son monologue composé de détails TELLEMENT pertinents.

— Quand on pense à ça, certains desserts du Québec ont des noms vraiment bizarres : pouding chômeur, pets-de-sœur, grands-pères au sirop d'érable, gâteau Reine Élisabeth...

Je lève les yeux au ciel et Brandon me ramène sur terre en aboyant.

— Qu'est-ce qui se passe, mon beau pitou, hein ? dit Diane accroupie, les mains sur les genoux, en parlant comme une mère s'adressant à son bébé.

Sur ce, nous passons au salon regarder la télévision.

Les deux s'assoient confortablement dans leurs causeuses inclinables respectives, une crème de menthe à la main pour mon père et un Piña colada pour Diane. Quant à Brandon, il me tient

gentiment compagnie sur le canapé, pendant que j'attends avec impatience une raison de fuir. Par chance, j'avais prévu le coup en demandant à Marilou de m'appeler vers vingt heures trente. Pile à l'heure.

— Veuillez m'excuser, un appel de l'hôpital.

Je m'enferme à double tour dans la salle de bain, j'appuie sur la touche Répondre et je lance :

— *Please*, sors-moi d'ici avant que je fasse une crise d'apoplexie congénitale.

— Séléna, ça n'existe pas, me dit Marilou, découragée. Tu es bien placée pour le savoir !

Marilou, alias Germaine, ne mâche pas ses mots quand vient le temps de nous raisonner. Déjà au secondaire, elle ne donnait pas sa place. En vieillissant, cette facette de sa personnalité domine de plus en plus.

— *Whatever*, je dois partir d'ici au plus vite.

— T'as juste à dire que l'hôpital a besoin de toi pour un accouchement urgent ; de toute façon, tu dois être de garde ce soir ?

— Oui, mais ils vont me dire que je ne suis sûrement pas la seule médecin à être appelée.

— Dis-leur que ce sont des triplés prématurés, pis que la mère va mourir, me répond-elle pour se débarrasser de moi.

Insultée que Marilou ne saisisse pas toute la gravité de ma situation, je lui raccroche au nez. Je retourne au salon, l'air faussement dépité, pour leur annoncer que, « malheureusement », je dois partir.

— Déjà ! s'exclame Diane.

Pendant que je chausse mes escarpins et que Brandon me renifle le derrière, Diane accourt vers moi, un plat Tupperware à la main.

— Tiens, ma belle, je t'ai mis un peu de rôti et des patates jaunes. Tout ce qu'il te faut pour ton lunch cette nuit, me dit-elle en traçant des ronds de sa main dans mon dos en guise de caresse maternelle.

Et mon père, jouant avec sa monnaie dans ses poches, se penche pour m'embrasser sur les joues.

— Tu reviens quand tu veux, ça nous a fait plaisir de te voir.

La main sur la poignée de la porte, prête à partir, je leur fais la bise d'un air détaché. Le sourire aux lèvres, je fais des courbettes dans la *garnotte* jusqu'à ma voiture. Ce qu'Ophélie appellerait une belle fuite assumée, j'en fais ma liberté. Tout ce que je veux, c'est être chez moi en compagnie de mon Roméo...